

CHRONIQUE AUTRICHIENNE

KARL KRAUS ET SA *FACKEL*

par Paul Amann

Europe, juillet 1924

À l'occasion de la parution d'un cahier consacré à Karl Kraus dans le n° 1021 d'Europe, nous republions ici l'un des tout premiers articles consacrés en France à l'écrivain autrichien et à sa célèbre revue Die Fackel (« Le Flambeau »). L'auteur de ce texte, Paul Amann, né à Prague en 1884, mort en 1958 aux États-Unis où il s'était exilé, avait traduit en allemand des œuvres de Romain Rolland et entretenu pendant des années une importante correspondance avec Thomas Mann.

En France on ignore jusqu'au nom de ce puissant poète et écrivain satirique. C'est ce qui me donne le cœur de vous en parler brièvement. Les notions vagues et incomplètes que je pourrai suggérer aux lecteurs d'*Europe* prépareront les voies à une connaissance plus exacte et vaudront toujours mieux qu'une ignorance injuste et sans profit.

Elle s'explique : le journalisme allemand, discipliné, a organisé le silence autour de l'œuvre de son mortel ennemi, et, en elle-même, toute européenne qu'elle soit par l'envergure et la portée morale, cette œuvre se trouve rivée aux tréfonds de la vie intellectuelle de l'Allemagne et surtout de l'Autriche ; elle s'est incrustée si loin dans les plus délicats replis d'un parler local — celui de Vienne et, parfois, celui de Berlin — qu'elle en devient intraduisible. L'effort toutefois en vaut la peine. Si l'on ne craint pas de se blesser aux doigts, à vouloir déloger une plante épineuse aux profondes racines, on a chance d'emporter de grandes mottes de son sol.

Je m'évertuais un jour à expliquer en français quelques passages de l'âpre prose de Karl Kraus. Échec apparent. Mon essai de version cependant ne restait pas sans fruit : chaque ligne, chaque tour et détour de phrase, au cours de cette explication laborieuse (il y a du Péguy dans la physionomie littéraire de Kraus) amenaient des digressions sur une foule de choses allemandes et autrichiennes qui, la plupart du temps, se trouvaient être des choses européennes affublées d'un costume national. On pourrait répéter, à propos de Karl Kraus, le mot de Goethe sur le satirique Lichtenberg (autre grand inconnu) : « Là où il fait un bon mot, cherchez un problème. »

L'Autriche, — voilà le plus palpable des problèmes que la *Fackel* explique et qui l'expliquent. On peut placer son auteur dans une lignée de moralistes satiriques : Kürnberger, Schöffl, Spitzer, tous parfaitement inconnus hors de l'Autriche, bien qu'ils aient combattu un fléau qui menaçait la civilisation entière : seuls brochets dans une eau stagnante dont la pourriture un jour devait empester le monde.

La pourriture et l'effondrement final de l'Autriche se sont faits et préparés à l'ombre des règnes (encadrant une régence à cause d'imbécillité évidente) de deux empereurs médiocres mais durs et quasiment aussi vigoureux dans l'étroitesse de leurs idées que tenaces de corps, volontaires, persévérants (dans la voie du néant) dans un pays qui, grâce à eux, ne l'est guère ; bien résolus tous les deux à ne pas laisser s'acheminer l'Autriche sur la voie d'une confédération viable, modèle et — qui sait ? — noyau d'une Europe unie. C'est à l'abri de récifs artificiels la séparant des marées hautes du flux et reflux de la vie de son époque, que Vienne est devenue la crique tiède du « Danube Bleu » (en réalité il est gris, froid et rapide) où, corail brillant, ont fleuri Schubert, le vieux Burgtheater et l'Opéra ; à tout moment des relents odieux viennent rappeler à des narines un peu délicates le fond vaseux qui nourrit tant de merveilles...

C'est dans cette ambiance qu'il faut placer les écrivains que je viens de nommer. Très viennois de substance, ils s'acharnaient contre les travers du caractère viennois, mollesse semi-orientale, nonchalance souriante, résignation facile devant la difficulté, infatuation béate qui se cache derrière une modestie prompt à se dénigrer.

Vingt ans avant la fameuse affaire Dreyfus en France, ces ancêtres intellectuels de Karl Kraus ont soutenu une lutte retentissante pour repousser un attentat de mercantis qui, au moral et au physique, aurait rendu irrespirable l'air de Vienne : une bande noire avait jeté son dévolu sur la magnifique ceinture de forêts et, prudemment, s'était assuré des alliés puissants à la Cour. Sous le coup de la Censure, Kürnberger se vit réduit à raconter cette histoire scandaleuse sous forme de conte oriental tout comme, de leur temps, Montesquieu et Voltaire. Mais c'est surtout à Schöffl qu'on doit la victoire finale. Au beau milieu de mamelons boisés se dresse son monument. En Autriche il paraît plus facile d'enthousiasmer le public pour un paysage menacé que pour une cause purement humaine.

Les causes humaines et trop humaines sont l'unique préoccupation de Karl Kraus. Depuis plus d'un quart de siècle il y projette la lumière cruelle de son *Flambeau* (revue paraissant librement quatre ou cinq fois par an et qu'on s'arrache. Son tirage dépasse celui des autres périodiques allemands).

Depuis longtemps Karl Kraus écrit seul sa revue, si ce n'est qu'il cite, avec les rares écrivains qu'il admire, les victimes de sa verve coléreuse. Et croyez

qu'il a la citation meurtrière, foudroyante ; bien souvent, par ce seul moyen, sans commentaire, il met en évidence la vilénie, la veulerie, la grossièreté ou la fatuité de ses personnages. Ses lecteurs voient avec ses yeux, entendent avec ses oreilles ce qu'on leur débite dans les journaux de Vienne, et sur telle élucubration ennuyeuse de la *Neue Freie Press*, passent un bon moment.

D'année en année il a rétréci son champ de bataille. Sauf quelques raids, de temps en temps, il paraît attaquer le seul journalisme de toute sa vigueur ; il en fait le bouc-émissaire de tous nos maux. Mais, puisque tout se tient, c'est par là qu'il atteint, en fin de compte, la vraie gangrène de l'Europe. En vérité les pauvres sires qu'il démolit l'intéressent peu comme individus : c'est aux types généraux qu'ils représentent qu'il en a.

Pour donner une idée concrète des objets qu'il vise, il suffit de dire un mot de « l'Affaire des Croix » d'où il vient de sortir victorieux après un rude combat. Ne songez pas à des croix de guerre ; il s'agit de publicité camouflée. Une loi nouvelle, promulguée par les sociaux-démocrates, enjoint aux journaux d'Autriche d'indiquer clairement si les articles qu'ils publient sont payés, sont, oui ou non, des annonces. Les grandes feuilles bourgeoises regimbaient, essayaient de trouver un biais pour conserver à leur contrebande un air de ne pas avoir l'air. On convint enfin entre éditeurs de marquer d'une petite croix les annonces honteuses ; on comptait sur le lecteur distrait ou naïf qui prendrait ce signe pour l'estampille d'un collaborateur — *in hoc signo vinces*. Mais on avait compté sans Karl Kraus qui a profité de cette occasion pour mettre en évidence, une fois de plus, la vénalité de ces feuilles publiques et pour arracher leurs voiles pudiques... Il va sans dire que, comme Péguy, Karl Kraus n'a jamais fait aucune sorte de publicité, en dehors de sa revue, et que cette revue ne prend pas d'annonces ; jamais il n'a envoyé un exemplaire aux journaux ou revues, il a beau jeu de railler les lourdes machines à annonces. Il a fait flèche de toute locution allemande qui parle de croix pour larder les pauvres victimes ; et Dieu sait s'il sait tirer parti de sa profonde connaissance de la langue allemande et de ce don plutôt juif, mais qu'il possède à un degré unique, du calembour acéré qui tourne et retourne avec la rapidité de l'éclair n'importe quelle image ou locution pour en étourdir l'adversaire et l'en assommer au bon moment. Survint une décision judiciaire plutôt favorable aux journaux. Karl Kraus n'hésita pas un moment à prendre à partie le juge. Retiré du monde, vivant en trappiste, répétant sur la couverture de chaque numéro la défense expresse de lui envoyer livres, journaux, coupures, lettres, informations, comme par miracle il se trouve merveilleusement informé dès qu'il en a besoin pour terrasser un adversaire. Il eut vite fait de découvrir au juge en question de compromettantes attaches avec le monde du théâtre — et par conséquent avec la presse — et tout en évitant l'accusation directe de partialité, impossible à prouver, il fit tant que, à l'heure qu'il est, ce juge ne juge plus et que les

journaux sont forcés d'encadrer leurs annonces de première et deuxième page d'une déclaration qui met les points sur les i. Tout cela, de loin, a l'air d'une vétille, d'une donquichotterie — mais rien n'est plus faux. Karl Kraus examine une cuillerée d'eau à la loupe pour prouver que l'étang est pourri où il l'a puisée.

Les malheurs de ces temps lui ont fourni le plus grand sujet de satire générale. Pendant la guerre, avec une rage contenue — tout juste pour sauver quelques pages de la terreur blanche de la censure — il a fait preuve de grand courage moral ; dans les papiers du ministère, après la révolution, on a trouvé le dossier de l'accusation pour défaitisme qu'on allait lancer contre lui à la fin de 1918. Au lendemain de la guerre il a publié *Les Derniers Jours de l'humanité* (*Die letzten Tage der Menschheit*), énorme suite dramatique qui, en acuité morale dépasse toute la littérature de guerre allemande et bien des autres. Si mille traits acérés risquent de glisser sur le lecteur peu au fait des choses d'Autriche, mille autres lui iront droit au cœur ; il notera la profonde ressemblance de tous les fauteurs et profiteurs de guerre. La note spéciale, écœurante, dans le cas de l'Autriche, c'est bien l'absence de passion véritable (sauf pour le Tyrol et les Yougoslaves combattant l'Italien) dans son délire guerrier. Avec une rage patriotique bien factice — et le doute logé au cœur de ses dirigeants — elle déclenche une catastrophe pour rattraper, dans le sang, un siècle perdu. Quelles grimaces de violence à froid ! Aucune n'a échappé à Karl Kraus.

À côté de l'enfer grouillant, puissant, innombrable, de Karl Kraus, j'évoque la grâce grêle de *Liluli*. Je trouve que les deux ouvrages dus à deux consciences des plus hautes de cette vieille Europe se complètent étrangement : Kraus fait le tour de toute la méchanceté, la lâcheté, l'égoïsme déchaînés par la grande catastrophe, et repousse toute idée de « circonstances atténuantes ». Romain Rolland, lui, ne voit que les choses que Karl Kraus s'acharne à nier ; il relègue au fond les bêtises et les convoitises criminelles pour s'attacher, avec une fantaisie qui serre le cœur, à peindre les pièges tendus par les fauteurs de guerre à ce qu'il y a de plus noble en notre jeunesse. Que d'héroïsme gaspillé, que de générosité dont ont eu raison les mensonges sonores des grands mots traditionnels ! Si Romain Rolland se moque cruellement du Bon Dieu, Karl Kraus, lui, embouche la trompette du Jugement Dernier. Il est dur, injuste et magnifique d'ardeur à l'exemple du Dieu courroucé forgé par le génie de ses ancêtres juifs et de leurs prophètes.

Devant des salles combles Karl Kraus fait lui-même la lecture de ce qu'il écrit. Grand corps voûté, visage blanc et doux d'ascète, voix tranchante et sonore, art consommé de diction dramatique, public de fervents respectueux, Karl Kraus, lui aussi, a le respect de son public : il ne lui dira pas deux phrases improvisées. Un jour, il lui est arrivé de ne pas trouver parmi les papiers qui

couvraient son pupitre une pièce des vers qu'il devait lire ; pendant cinq minutes — interminables — il infligea à quatre cents personnes la petite torture de le voir retourner ses feuilles. Peu de sourires, à peine un petit bruissement énervé... ce qui a valu aux coupables, dans la prochaine *Fackel*, une verte réprimande.

Poète, Karl Kraus révèle dans des pièces très travaillées une sensibilité exquise et tourmentée qui, dans sa prose blindée, réussit à se dissimuler la plupart du temps. Mais toute sa satire n'est que le contrecoup des tressaillements douloureux d'un cœur affamé de justice et qui souffre de toutes les souffrances. Depuis le mois de juillet 1922, du produit de ses lectures il a versé à des œuvres de bienfaisance la somme de 124 623 747 couronnes.

Paul AMANN